

Laval théologique et philosophique



URBANAS, Alban, *La notion d'accident chez Aristote : logique et métaphysique*

François Mottard

Volume 45, Number 1, février 1989

La Dogmatique de Gérard Siegwalt

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400437ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400437ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mottard, F. (1989). Review of [URBANAS, Alban, *La notion d'accident chez Aristote : logique et métaphysique*]. *Laval théologique et philosophique*, 45(1), 160–161. <https://doi.org/10.7202/400437ar>

Alban URBANAS, **La notion d'accident chez Aristote**. Logique et métaphysique, Coll. « Noësis », Montréal, Les Éditions Bellarmin/Paris, Les Belles Lettres, 1988, 222 pages (22.5 × 15 cm).

Le problème de l'accident chez Aristote pose maintes difficultés dont nous ne connaissons aucune solution pleinement cohérente et satisfaisante. Urbanas est ici conscient de l'importance et des apories propres à cette « notion ». La thèse principale réside dans l'affirmation de la primauté de la conception positive de l'accident, allant ainsi contre l'interprétation de certains contemporains dont J. Brunschwig.

L'accident est d'abord considéré à titre de prédicable et l'A. en recherche le sens à partir de l'interprétation des *Topiques*. Cette investigation tend à montrer que les prédicables désignent des modes particuliers de l'appartenance et que l'accident représente alors le mode de la puissance (cf. la définition positive de l'accident chez Aristote : « ce qui peut appartenir et ne pas appartenir à un seul et même sujet » *Top. 102b 6-9 trad. Brunschwig*). La particularité du caractère positif de l'accident se dévoile alors dans l'« absence d'un fondement notionnel », c'est-à-dire qu'il est impossible « de rendre compte de cette manière d'appartenir au moyen d'une notion positive antérieure à l'accident qui se réfère immédiatement au sujet d'attribution » (pp. 50-51). Le concept de l'appartenance, cependant, nous apparaît insuffisamment clarifié.

L'A. refuse ensuite le critère de la quantification pour distinguer l'accident des autres prédicables. Malheureusement, ses arguments sont faibles et il n'est pas prouvé que tout rapport entre deux termes qui peut s'exprimer selon le mode universel affirmatif de prédication *per se* n'est pas un signe que nécessairement l'accident régit ce rapport.

Dans le chapitre suivant, cherchant à comprendre la notion de propre dans les *Topiques*, l'A. utilise les concepts de *compréhension* et d'*extension* pour montrer que les rapports entre ces concepts sont conditionnés par les prédicables qui entrent dans la même catégorie. Selon lui, seul l'accident n'établit pas de rapport compréhension-extension entre deux termes susceptibles de constituer une prémisse dialectique. Malgré les difficultés de ce chapitre, Urbanas accomplit une tâche importante étant donné toutes les misères qu'entraîne la distinction entre le propre et l'accident. La conclusion de ce chapitre est que le propre est « un élément constitutif d'un élément essentiel qu'est la

différence spécifique » (p. 86). Cette conclusion peut paraître hâtive puisqu'il semble bien que le propre se dise de multiples façons ; il n'est pas clair que la notion ici en jeu du propre s'applique à tout « propre ». Si l'on suit le texte de Porphyre (*Isagogè*) il semble que le propre au sens strict soit bien une note constitutive de la différence spécifique mais pour le propre au sens large, il semble bien qu'il soit constitutif du genre et alors seulement indirectement de la différence.

L'A. discute par la suite l'*attribution par accident* à partir des *Analytiques*. La question fondamentale, où les thèses les plus contradictoires sont soutenues par les interprètes les plus autorisés, n'est pas résolue. Quels prédicables (et dans quel cas) peuvent être scientifiquement démontrés ? Dans quel cas le propre peut-il être démontré et dans quel cas ne peut-il pas l'être ? Il faut noter tout de même que l'A. donne une réponse à la première question et en fournit les arguments : la différence spécifique est le prédicable qui peut être scientifiquement déduit. Selon cette conception, le syllogisme se réduit à indiquer que si une différence spécifique appartient à une espèce (ou à un genre) elle appartient aussi aux individus (et aux espèces) qui sont subordonnés par ce genre. S'agit-il là du fond véritable de la syllogistique aristotélicienne ? Cette vue demeure-t-elle trop courte ?

La première partie du volume se termine par une excellente analyse de l'accident à partir des catégories. La deuxième partie, la théorie générale de l'accident dans la *Métaphysique*, offre surtout une interprétation du livre Z (chapitre 4 et 13). Cette réconciliation des études logiques et métaphysiques paraît fort prometteuse ; mais cette tendance explicative unificatrice de la pensée d'Aristote peut-elle se passer de ce que les scolastiques nommaient la distinction des *intentions* ? Ici, l'A. respecte cette distinction mais ne la thématise pas. Dans le contexte l'unité des deux parties du livre n'est pas absolument évidente. L'A. opère de très bonnes analyses concernant la primauté de l'essence sur les catégories « accidentelles ». Plusieurs arguments y sont dégagés pour appuyer la thèse du caractère positif de l'accident. Cette conséquence provient en grande partie de l'affirmation de deux conceptions opposées à l'intérieur même de la philosophie aristotélicienne de l'être. Sans doute cette affirmation contient-elle le nœud du problème de l'interprétation de la pensée du Stagirite pour notre époque ; mais pourrions-nous nous contenter encore longtemps d'indiquer simplement que le philosophe s'engage sur des voies diamétralement opposées sans en interpréter le pourquoi lorsqu'il

s'agit de comprendre la pensée du profond Aristote ?

François MOTTARD

Pierre HADOT, **Plotin, Traité 38, VI, 7**. Introduction, traduction, commentaire et notes, Paris, Les Éditions du Cerf, 1988, 428 pages (19.5 × 12.5 cm).

Les Éditions du Cerf ont entrepris la réédition de l'ensemble des œuvres de Plotin. Cette nouvelle collection est sans doute bienvenue étant donné le progrès des études plotiniennes au cours des cinquante dernières années ; nous n'avons qu'à rappeler les importantes recherches de l'école de Tübingen sur l'enseignement oral de Platon et sur l'ancienne académie au cours de la dernière décennie pour souligner le renouvellement de la compréhension des liens étroits qui unissent les deux grands penseurs.

Parmi ceux qui ont largement contribué à cet avancement des études plotiniennes en milieu français, il faut sans aucun doute nommer Pierre Hadot. C'est à lui que revient la tâche d'introduire, de traduire, de commenter et d'annoter le texte de Plotin.

Son excellent travail rend non seulement compte du texte de Plotin mais il réussit par surcroît à conserver la simplicité d'une pensée qui ne se veut pas systématiquement orientée sans faiblir devant l'envoûtement et l'enthousiasme provoqués par les pensées du philosophe. Les notes renvoyant aux textes des anciens sont nombreuses, les explications sur le choix de la traduction sont bien dosées et jettent un éclairage qui ne lasse pas le lecteur.

Le texte grec traduit est celui de P. Henry et H.R. Schwyzer publié en trois volumes (Clarendon Press). Cette nouvelle traduction présentera les traités de Plotin dans leur ordre chronologique que nous connaissons grâce à l'écrit de Porphyre sur la vie de Plotin. Le schéma systématique des *Ennéades*, introduit par Porphyre, est donc abandonné. Le lecteur français habitué à travailler avec l'édition Bréhier ne sera pas pour autant dépaycé étant donné que toutes les citations faites de Plotin ne renvoient pas seulement au traité désigné selon la suite chronologique mais sont également indiquées selon l'ordre systématique des *Ennéades*. En plus, une table des correspondances entre les ordres systématique et chronologique sera fournie au début de chaque volume.

Ce premier volume présente la traduction du traité 38 (ce qui correspond à *Ennéades* VI, 7). Il s'agit de l'un des plus longs et des plus importants traités de Plotin ; contentons-nous d'en rappeler le thème fondamental : le Bien. L'introduction et le commentaire (qui suit pas à pas le texte de Plotin) sont assez volumineux. Ici, cependant, étant donné l'importance du traité, ils peuvent quasiment servir d'introduction à toute la pensée de Plotin. Il y a donc de bonnes raisons de croire que cette nouvelle édition contribuera à ce nouvel élan des études de ce philosophe déterminant vis-à-vis l'histoire de la pensée occidentale.

François MOTTARD

J.-Claude PIQUET, **Le Dieu de Spinoza**, Genève, Labor et Fides, 1987, 134 pages (21 × 15 cm).

Ce petit livre nous envoûte et son charme nous indique les voies d'une interprétation originale de la pensée de Spinoza. Cette originalité puise à la source d'un des aspects mal connus de la vie de Spinoza : son expérience d'artiste. Cette information provient du pasteur luthérien Jean Colerus qui écrivit une bibliographie du penseur dès 1705. Le philosophe hollandais aurait non seulement eu plusieurs peintres comme amis, mais il se serait exercé lui-même à peindre des portraits. Sans doute, suite à son excommunication, Spinoza était voué à une grande solitude, et le fait qu'il devint habile polisseur de verre put lui servir de tremplin pour développer son esprit artistique.

L'auteur, lui-même surtout connu pour ses travaux en esthétique, s'engage à présenter une lecture nouvelle et originale qui ne s'arrête pas au rationalisme géométrique ou à l'influence de la mystique juive, ni à simplement composer ces deux voies interprétatives. Il s'agit plutôt d'une troisième voie, d'une lecture *esthétique* de l'*Éthique*, du Dieu de Spinoza, donc de toute la pensée de Spinoza conçue autour du thème de l'Alliance entre Dieu et l'homme. La force de cette interprétation réside dans son pouvoir conciliateur des interprétations possibles de cette pensée. L'auteur nomme « totalité interne » cette idée unificatrice. Cette unité ne se laisse pas comprendre à partir de la logique, ni traditionnelle, ni symbolique, qui thématise les relations dont le fond repose sur la distinction non clarifiée de la compréhension et de l'extension. L'hypothèse est que la compréhension, domaine des totalités internes, est irréductible aux analyses des processus de division et de composition propres aux totalités externes.